
Bruno Kreisky, enfant de la social-démocratie

Laurence JEHLE-BLANC

En 1983, Bruno Kreisky, âgé de soixante-douze ans, se retire de la vie politique autrichienne. Il a derrière lui plus d'un demi-siècle d'engagements publics. Son parcours a commencé au sein du mouvement de jeunesse du parti socialiste (1927-1934), l'a mené dans l'illégalité sous le régime austro-fasciste puis sous le Troisième Reich (1934-1938), avant l'exil en Suède (1938-1946); définitivement de retour en Autriche en 1951, il a accédé au poste de secrétaire d'État puis de Ministre des affaires étrangères. Après avoir été le *leader* de l'opposition (1967-1970), il a siégé durant treize années à la tête du gouvernement (1970-1983). En Autriche, il fait figure de personnage politique légendaire, tandis que sur la scène internationale, il incarne alors, avec l'Allemand Willy Brandt et le Suédois Olof Palme, la réussite du modèle social-démocrate européen.

Son retrait de la vie politique intervient à la suite de problèmes de santé, mais aussi après les élections législatives de 1983, qui confirment certes le SPÖ en tant que première force politique du pays, mais voient aussi le parti perdre la majorité absolue, en voix et en sièges, détenue depuis 1971¹. Trois années plus tard, en 1986, il commence à publier ses mémoires, ce qui n'a certes rien d'exceptionnel pour un homme politique ayant, des décennies durant, joué un rôle de premier plan et côtoyé les sommités de son pays et du monde entier. N'occupant plus que des fonctions honorifiques dans le milieu politique, il jouit d'une liberté de parole certaine pour témoigner de son expérience et justifier tout autant sa propre existence politique que ses actions. Les mémoires de Kreisky sont toutefois, par delà un simple bilan du passé, une ultime tentative — désespérée —

¹ Le SPÖ obtient alors 48% des suffrages, ce qui est alors considéré comme une défaite. A titre de comparaison, il obtient un peu de moins de 30% aux législatives de 2008, où il reste toutefois la première force politique du pays.

de corriger certaines évolutions à l'opposé de l'idée qu'il se fait aussi bien de son camp politique, la social-démocratie, que de son pays, l'Autriche.

Dans la vie politique autrichienne, l'année 1986 marque de fait une véritable rupture par rapport à l'ère Kreisky : l'élection de Kurt Waldheim à la présidence d'abord, qui met en lumière l'absence, dans la Deuxième République, d'un réel travail de mémoire sur l'histoire récente de l'Autriche, sur son rapport au national-socialisme. La même année commence la percée électorale et médiatique de Jörg Haider. 1986, c'est enfin l'arrivée d'un nouveau chancelier et président du SPÖ, Franz Vranitzky, venu du secteur bancaire, et dont les principes de « bonne gestion » font passer l'héritage des années Kreisky pour un fardeau.

Le fait qu'en janvier 1987, trois mois à peine après la publication du premier tome de ses mémoires, Bruno Kreisky renonce à la présidence honorifique du SPÖ ainsi qu'à toute autre fonction publique (par exemple la présidence de l'Institut Renner, institut de recherche et de formation du parti) souligne la réalité de sa déception, de son inquiétude, voire de sa colère quant à l'évolution politique du pays, et plus particulièrement quant à la nouvelle impulsion donnée à la social-démocratie par ses successeurs.

La publication des mémoires de Bruno Kreisky poursuit dans ce contexte un triple objectif politique, chacun des trois tomes mettant l'accent tout particulièrement sur l'un de ces objectifs :

- le premier, *Zwischen den Zeiten*², s'applique à tirer les leçons de l'histoire autrichienne du vingtième siècle ;
- le second, *Im Strom der Politik*³, affirme certains principes dans le domaine de la politique internationale, et met en avant le rôle positif que peut jouer un petit pays comme l'Autriche dans le concert des plus grandes nations ;
- le troisième, *Der Mensch im Mittelpunkt*⁴, rappelle les valeurs du mouvement socialiste et *lui* rappelle son ambition de transformer la société, de proposer et de mettre en œuvre un modèle de justice et d'égalité sociale.

Les mémoires de Bruno Kreisky partent de l'évocation de son histoire personnelle, non pas à des fins d'introspection, mais, et c'est là une donnée essentielle, pour s'affirmer comme enfant légitime de la social-démocratie

² Bruno KREISKY, *Zwischen den Zeiten. Der Memoiren erster Teil*, hrsg.v. Oliver RATKOLB, Wien, Kremayr und Scheriau, 2000 (Erstausgabe : Berlin, Wolf Jobst Siedler, 1986).

³ Bruno KREISKY, *Im Strom der Politik. Der Memoiren zweiter Teil*, hrsg.v. Oliver RATKOLB, Wien, Kremayr und Scheriau, 2000 (Erstausgabe : Berlin, Wolf Jobst Siedler, 1988).

⁴ Bruno KREISKY, *Der Mensch im Mittelpunkt. Der Memoiren dritter Teil*, hrsg.v. Oliver RATKOLB, Wien, Kremayr und Scheriau, 2000 (Erstausgabe 1996).

autrichienne et transmettre cette filiation idéologique aux générations à venir. Expression d'un tel dessein, la forme littéraire de ces mémoires : Kreisky n'est ni écrivain, ni théoricien politique ; il est par contre un orateur habile, sorte de précurseur de l'homme politique moderne qui sait parler aux médias pour faire passer un message. Bruno Kreisky, autobiographe, ne nie d'ailleurs en rien ce qui le motive depuis ses premiers engagements : « j'ai considéré mon activité politique parmi la jeunesse comme hautement pédagogique ; j'ai cherché à décrire les liens des choses entre elles, à montrer ce qui se passe réellement, derrière ce qui semble se passer »⁵. Ses mémoires sont le fruit d'entretiens avec l'historien Oliver Rathkolb, enregistrés, retranscrits, puis retravaillés par Kreisky lui-même⁶. Le texte porte ainsi des traces manifestes de l'oralité : c'est un monologue autour de sujets donnés, comportant de multiples développements, digressions et surtout anecdotes. Kreisky n'hésite pas, dès les premières pages, à affirmer même la supériorité de l'anecdote sur la réflexion écrite : « Même si ce n'est pas ce qui figure dans l'histoire officielle du parti, je voudrais ici évoquer deux petites anecdotes qui, je pense, facilitent l'appréhension des grandes lignes. Il y a, pour tout en Autriche, une anecdote, je dirais même que toute notre histoire n'est qu'une succession d'anecdotes »⁷. Une telle affirmation, aussi surprenante soit-elle, est à rapprocher d'une certaine lecture de la littérature autrichienne — et notamment viennoise — qui, en opposition à la littérature allemande protestante, préfère la scène, la spontanéité et le contact direct avec le public à la lecture personnelle et à la rationalité froide⁸. Choisir l'anecdote et son interprétation permet l'aller-retour explicite entre les événements du passé et leur signification pour le présent ; cela facilite également la prise de contact avec le lecteur, par l'appui sur des références historiques, sociales et culturelles communes. On n'est pas très loin du modèle du grand-père racontant ses expériences et leçons de vie à sa descendance — ce n'est d'ailleurs certainement pas un hasard si Kreisky ouvre justement le premier tome de ses mémoires sur l'évocation des bons conseils prodigués par son propre grand-père paternel.

⁵ Bruno KREISKY, *Zwischen den Zeiten*. p. 22 (toutes les citations ont été traduites par Laurence Jehle-Blanc).

⁶ Voir la postface du premier tome, *Zwischen den Zeiten*, *op. cit.*, p. 483-84. Ont participé à ces entretiens : l'éditeur berlinois Wolf Jobst Siedler, les historiens Joachim Fest et Oliver Rathkolb et l'ancienne secrétaire de Kreisky, Margit Schmidt.

⁷ Bruno KREISKY, *Zwischen den Zeiten*, *op. cit.*, p. 29

⁸ Cf. Christoph SIEGRIST, « Österreich gegen Ende des 18. Jahrhunderts : Josephinische Aufklärung », in : Viktor ZMEGAC, *Geschichte der deutschen Literatur vom 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart*, Band I/1, Königstein/Ts., Athenäum Verlag, 1984, p. 169.

Dans la première partie des mémoires, Kreisky emprunte aussi aux normes littéraires du roman d'éducation (*Bildungsroman*) : on y découvre le cheminement du jeune Bruno, enfant d'une famille bourgeoise, vers l'accomplissement de l'homme, Bruno Kreisky, militant de la social-démocratie autrichienne. Dans cette acquisition d'une identité au sein du SPÖ, chaque élément du terme SPÖ renvoie à une étape clé de l'identification :

- le « S » pour « sozialistisch » renvoie à ses convictions, à sa vision du monde, acquises en décalage par rapport à son milieu d'origine ;
- le « P » pour « Partei » à son engagement militant et à sa volonté de militer au cœur même du parti ouvrier et non quelque part en marge, en tant qu'intellectuel ;
- le « Ö » pour « Österreich » au fait que lui, juif, exilé, et dont la famille fut en partie exterminée, est néanmoins avant tout Autrichien et, autant que quiconque, à même de représenter l'Autriche.

En se penchant sur ses années de jeunesse, Kreisky s'attache à mettre en valeur les parallèles et l'imbrication entre son histoire personnelle d'une part, et la grande histoire d'autre part, aboutissant à une image d'homme parfaitement en phase avec la social-démocratie et le devenir de la Deuxième République autrichienne. Le ton est donné dès la dédicace : outre à sa famille, elle s'adresse aux « hommes et femmes du grand mouvement que j'ai voulu servir dès le début et à qui je dois ce que je suis devenu »⁹. D'aucuns y verront une formule convenue et datée. La formule reflète pourtant parfaitement une conception de la politique où toute légitimité découle d'abord du collectif. Elle constitue pour ainsi dire une idée phare des mémoires de Kreisky, mise d'autant plus en avant que cette conception est ouvertement contestée par l'opinion publique des années quatre-vingt qui y voit une négation de l'individu. Le successeur immédiat de Kreisky, Fred Sinowatz, l'a appris à ses dépens, lui qui fut raillé jusque dans son propre camp pour avoir évoqué, lors d'un congrès du parti socialiste, son propre parcours d'enfant prolétaire arrivé à la chancellerie, en ces mots : « Sans le parti je ne suis rien »¹⁰.

A la façon du roman d'éducation, Kreisky accorde par ailleurs une large place aux influences, rencontres et événements ayant contribué à la formation de

⁹ Bruno KREISKY, *Zwischen den Zeiten*, op. cit., p. 4.

¹⁰ A noter qu'en 2008, cette déclaration, rappelée lors du décès de Sinowatz, est toujours considérée comme erreur politique majeure par la plupart des médias autrichiens et allemands (Cf. par exemple la télévision publique autrichienne (<http://burgenland.orf.at/stories/295444>)).

sa personnalité. Il y a d'abord la famille, bien sûr : il est né en 1911 dans une famille viennoise liée à la grande bourgeoisie (sa mère, Irene Felix, est une descendante de la célèbre dynastie industrielle du même nom). De son propre aveu, il appartient à ceux qui, même pendant les années de la première guerre mondiale et de la crise économique de l'après-guerre, peuvent jouir « d'une vie très confortable et sans souci »¹¹. Ce seraient pourtant ses parents, et précisément son père, Max Kreisky, qui lui auraient permis de découvrir « l'âpre réalité » et de développer une « compassion marquée »¹². Il se souvient de la bienveillance de ses parents qui ne manquaient pas d'inviter à leur table certains camarades du jeune Bruno qui ne mangeaient pas à leur faim. Il se rappelle aussi l'avertissement que lui serinaient les employées de maison (« Si tu ne fais rien à l'école, tu seras cordonnier »), un avertissement contrebalancé par le fait que son propre père se démarquait de ce genre de généralités : « Il n'était pas vrai que la plupart des gens étaient personnellement responsables de leur pauvreté. Il y avait d'autres raisons à cela »¹³.

Dans un passage dédié à l'un de ses oncles, Kreisky admet pourtant que son engagement politique n'est pas forcément du goût de sa famille, qu'il passait « pour un membre de la famille dévoyé »¹⁴. Mais il tempère, observant que jamais les dissensions politiques n'ont perturbé le climat familial et que même, il a, au temps de l'illégalité, toujours pu compter sur la solidarité familiale.

Les explications de Kreisky révèlent ici un art consommé du consensus, de la conciliation des contradictions apparentes, et il est permis de se demander si sa démarche ne manque pas de profondeur. Mais le lecteur se rend très vite compte que d'une part, la complexité de la famille Kreisky-Felix n'est citée qu'en miroir de l'Autriche, pays profondément divisé par des clivages politiques pendant la Première République et qui doit retrouver son unité après 1945, et que d'autre part, l'influence de sa famille est clairement subordonnée par Kreisky à d'autres influences, extérieures.

Ainsi, les bons conseils du père de Kreisky s'estompent-ils derrière ceux de son père spirituel, fondateur du parti social-démocrate autrichien, Victor Adler. Bruno Kreisky n'a évidemment jamais rencontré Victor Adler, décédé en 1918. Mais dans ses mémoires, la description de ce « père fondateur » de la social-

¹¹ Bruno KREISKY, *Zwischen den Zeiten*, op. cit., p. 22.

¹² *ibid.*

¹³ *ibid.*

¹⁴ *ibid.*, p. 97.

démocratie autrichienne est bien plus détaillée et vivante que celle de la plupart des personnes qu'il a réellement fréquentées dans sa jeunesse, à commencer par ses propres parents. Les premiers chapitres sont parsemés d'anecdotes au sujet de Victor Adler. Kreisky, portant un jugement bien plus sentimental qu'analytique sur l'action politique d'Adler, écrit : « Victor Adler était assurément un sage en politique [...]. Beaucoup de ses formulations lui ont survécu »¹⁵. Kreisky est sans nul doute de ceux qui reprendront lesdites "formulations" en tant que préceptes de leur propre existence. Dans ses mémoires, il cite par exemple cette anecdote remontant à la visite du médecin qu'était Victor Adler à Inzersdorf, banlieue viennoise concentrant à la fin du XIXe siècle toute la misère de la population ouvrière : « Lorsque Victor Adler fut prié par une vieille femme de faire quelque chose face à cette misère, il dut lui dire : 'Bonnes gens, ce n'est pas un docteur qui peut vous aider' »¹⁶. Rien n'exprime mieux que cette citation combien Kreisky fait sienne la conviction que le salut de la société passe par la politique, seule à même d'accomplir des changements structurels. Nulle part ailleurs Kreisky n'exprime mieux la motivation de sa propre décision à s'engager dans la vie politique.

C'est animé d'une semblable admiration qu'il relate sa rencontre avec le *leader* de la social-démocratie autrichienne dans les années vingt, Otto Bauer. Là encore, Kreisky évoque d'abord le rôle de médiateur d'un membre de sa famille : « Mon oncle, Rudolf Kreisky, m'a [...] au lendemain de cette journée bouleversante du 15 juillet 1927, où j'assistai en compagnie de son fils Arthur à la manifestation sanglante devant le palais de justice, procuré le contact direct avec la réalité. Mon émotion fut si grande que j'aurais alors même pu être de ceux qui, frappés par la faiblesse de sa direction, tournèrent le dos à la social-démocratie »¹⁷. De fait, l'incendie du palais de justice de Vienne — évènement prémonitoire de la fin de la Première République, connu également pour avoir largement inspiré *Masse und Macht* à Elias Canetti¹⁸, illustre le double échec du SPÖ de l'époque, incapable aussi bien de défendre les ouvriers face aux milices de droite et face à

¹⁵ *ibid.*, p.33.

¹⁶ *ibid.*, p.12. La formule célèbre du médecin et chercheur allemand Rudolf Virchow « La politique, ce n'est rien d'autre que de la médecine en grand » est aujourd'hui encore un *leitmotiv* des publications faisant le lien entre le métier de médecin et l'action politique de Victor Adler (Cf. par exemple Michael NANUT/ Wolfgang REGAL, "Politik ist Medizin im Grossen. Der Sozialreformer und Armenarzt Victor Adler (1852-1918)", *ÄrzteWoche* (Wien), Nr. 34, 2003).

¹⁷ Bruno KREISKY, *Zwischen den Zeiten*, *op. cit.*, p. 70.

¹⁸ Cf. Elias CANETTI, *Masse und Macht*, Hamburg, Claassen, 1960 (édition française : *Masse et puissance*, Paris, Gallimard, 1966).

une justice de classe, que de contrôler la masse de prolétaires en colère qu'elle a pourtant appelée à manifester pacifiquement.

À ce moment-là, Rudolf Kreisky, fonctionnaire des coopératives de consommation dans les Sudètes, profite des vacances d'été pour emmener son neveu dans ses tournées de villages en villages. Le lycéen, pour qui la classe ouvrière se résume, dans son entourage, aux figures du concierge et du chauffeur, y trouve le tout premier contact avec la classe populaire : « C'est ainsi que je découvris la misère des Sudètes. [...] Je vis des mineurs, des verriers, des tisserands, des femmes décharnées »¹⁹. Cette expérience, la découverte de la misère, ajoutée au choc de la tragédie du 15 juillet 1927, le convainc de s'engager au cœur même de la classe ouvrière et d'intégrer la « Sozialistische Arbeiterjugend », rassemblant des enfants d'ouvriers. L'influence initiale de son oncle, l'impulsion qu'il donne à l'engagement du jeune Bruno, sera vite relayée par celle d'Otto Bauer. En l'occurrence, ce sont moins les œuvres écrites du théoricien de l'austro-marxisme qui l'impressionneront, que ses rapports personnels avec le chef du parti. Certes, il se présente comme un pourfendeur de la première heure du nationalisme allemand cher à Otto Bauer²⁰, mais surtout, il souligne l'engagement infatigable du *leader* social-démocrate et ses qualités de meneur d'hommes. Il va jusqu'à affirmer avoir choisi des études de droit sur le conseil de Bauer selon qui le parti manquerait de bons juristes, alors qu'il se dit lui-même « pas particulièrement intéressé »²¹ par cette matière et plutôt attiré par la médecine.

Le choix de quitter en 1927 la « Vereinigung der sozialistischen Mittelschüler », mouvement du parti réservé aux lycéens, auquel il appartient depuis 1924, répond à la nécessité de dépasser le seul débat d'idées pour donner un sens à son engagement, en travaillant aux côtés mêmes des ouvriers. Ce choix, dont la première conséquence est de l'isoler de ses camarades lycéens²², est vu comme l'occasion de sortir du cadre trop étroit pour lui de son milieu d'origine et de se former, au contact même des populations qui doivent être les bénéficiaires de son engagement politique. Nul doute que Kreisky ressent, rédigeant ses mémoires, le besoin de légitimer le rôle dirigeant qu'il a joué au sein du parti socialiste par cette volonté de dépassement de sa condition personnelle. Kreisky

¹⁹ Bruno KREISKY, *Zwischen den Zeiten*, op. cit., p. 70.

²⁰ Kreisky insiste sur le fait que jamais il n'a écrit une seule ligne allant dans le sens d'une défense de ce nationalisme (*ibid.*, p. 46).

²¹ *ibid.*, p. 167.

²² *ibid.*, p. 114.

est-il donc toujours marqué, après toutes ces années, par les difficultés qu'il a éprouvées dans sa jeunesse pour se dégager de son milieu d'origine ? Ou pose-t-il par là une exigence à ceux qui sont appelés à lui succéder ? Une chose est claire : Kreisky tente de se démarquer de tous les jeunes gens qui adhèrent au socialisme, soit par dogmatisme idéologique, soit par carriérisme. Il affirme la nécessité, pour l'intellectuel, de sortir de sa condition d'intellectuel, pour pouvoir prétendre toucher les ouvriers et jouer un rôle politique de premier plan. Il est à cet égard révélateur qu'en 1970 encore, la journaliste Barbara Coudenhove-Kalergi pose la question des rapports entre Kreisky, candidat au poste de chancelier, et son parti, dont les hommes forts sont issus du syndicalisme : « La social-démocratie autrichienne ne s'est pas départie de sa méfiance vis-à-vis de ceux qui ont un parcours atypique [...]. Dans ce parti, fondé par des intellectuels, les intellectuels ont toujours eu fort à faire »²³.

En sautant le pas de l'engagement militant dans la politique, Kreisky ne choisit assurément pas la facilité. Il affirme s'être heurté à une grande méfiance de ses jeunes camarades envers lui, l'intellectuel issu d'une maison bourgeoise, et avoir subi de nombreuses vexations, de sorte que le vieil homme doit constater : « Pour ceux qui, a priori, étaient contre moi, mes origines furent, bien des années après encore, un élément déterminant »²⁴. Face aux critiques quant à ses origines, venant de l'intérieur du parti même, Kreisky ne cesse d'affirmer que le parti social-démocrate doit être un parti ouvrier, mais que des membres venus d'autres horizons sont capables d'intégrer ses valeurs, sa culture. Et il ne manque jamais de souligner sa fidélité au parti. L'historien Oliver Rathkolb observe au sujet de cette fidélité : « Kreisky était réellement un social-démocrate enthousiaste, convaincu, qui pendant de longues décennies ne critiqua quasiment pas le parti, alors même que, dès sa jeunesse, il n'a jamais cessé d'être chassé de ce parti »²⁵. En quelque sorte, plus il a rencontré de résistances au sein du parti, plus il a dû serrer les rangs avec le parti, volonté d'intégration oblige.

Sa fidélité au SPÖ, Kreisky l'a prouvée dans les heures sombres que le parti traverse dans les années trente et quarante. L'interdiction du parti social-

²³ Barbara COUDENHOVE-KALERGI, *Ein Intellektueller greift nach der Macht*, in : *Die Zeit*, 20.02.1970.

²⁴ Bruno KREISKY, *Zwischen den Zeiten*, op. cit., p. 119. Kreisky fait certainement allusion à la campagne menée contre sa personne par les syndicalistes de l'ÖGB lorsqu'il postule pour la direction du parti en 1967.

²⁵ Oliver RATHKOLB, in : "Was blieb von der Ära Kreisky?", http://www.kreisky.org/kreiskyforum/pdfs/2007/2007_05_14.pdf

démocrate par le régime autoritaire d'Engelbert Dollfuss en février 1934 met ainsi fondamentalement en question la notion même de militantisme pour l'étudiant, alors âgé de vingt-deux ans. « J'ai compris clairement, ce 12 février 1934, que ce que je considérais comme mon monde s'était effondré »²⁶. Kreisky a adhéré à un parti de masse établi, à visée réformiste ; le voilà qui se retrouve tout à coup dans une organisation devenue illégale, et dont la direction — exilée — est discréditée par la défaite subie ; ce sont désormais quelques jeunes gens, organisés en petits groupes clandestins, qui représentent la résistance, d'abord à la dictature austro-fasciste, puis au Troisième Reich. Bruno Kreisky lui-même sera condamné à une année de prison pour activités illégales en 1936, puis détenu pendant plusieurs mois par la Gestapo en 1938. Finalement, il réussira à rejoindre ceux de sa famille qui se sont exilés en Suède.

Comment Bruno Kreisky aborde-t-il cette expérience de la clandestinité ? C'est avant tout en rendant hommage à ceux qui, comme son ami Roman Felleis, ont laissé leur vie dans les camps de concentration. Ses souffrances à lui sont traitées avec la plus grande pudeur, comme cet interrogatoire par la Gestapo : « J'ai ensuite subi un interrogatoire très désagréable et brutal. À moitié inconscient et couvert de sang, je suis revenu dans ma cellule. Avec un ceinturon [...] on m'avait arraché deux dents ». Seul commentaire : « Je ne me rappelle pas volontiers ces heures-là »²⁷. De même, il ne va pas au bout de la longue liste des membres de sa famille gazés à Auschwitz, en avouant seulement : « Je n'ai plus la force de compléter cette statistique de l'horreur »²⁸. Il s'adonne par contre à illustrer par l'humour l'absurdité de nombreuses situations vécues durant l'illégalité et les incarcérations consécutives, non sans avertir : « Il n'est pas toujours aisé de tracer la frontière entre tragique et comique. Ce qui peut paraître macabre à l'un, peut sembler plutôt grotesque à l'autre »²⁹.

La réticence à parler du pire que l'on peut noter chez Kreisky, la volonté de surmonter le pire en mettant de la distance par rapport à un vécu dramatique, sont sans doute un trait de son caractère. Mais tout cela relève également d'une intention politique qui tient à ce que le SPÖ, redevenu parti de masse après 1945, ne peut légitimer son aspiration à redevenir un parti de gouvernement par les actes de résistance qui furent le fait d'une petite minorité. Kreisky adhère à ce

²⁶ Bruno KREISKY, *Zwischen den Zeiten*, op. cit., p. 204.

²⁷ *ibid.*, p. 307.

²⁸ *ibid.*, p. 101.

²⁹ *ibid.*, p. 266.

réalisme propre à la classe politique ayant fondé la Deuxième République, une attitude que le politologue Peter Gerlich résume ainsi : « Les partis de gouvernement n'ont pas été les derniers à refouler la participation autrichienne au national-socialisme », tandis que « les actes héroïques et les sacrifices de la résistance et de l'émigration n'ont en rien trouvé, en 1945, la reconnaissance qui leur était due »³⁰. Le choix de ne pas se trouver à la marge du SPÖ amène ainsi Kreisky à ne pas trop insister sur des positions qui pourraient culpabiliser ses concitoyens, et se trouveraient en décalage par rapport au vécu d'une majorité de ses compatriotes. Ainsi Kreisky légitime-t-il le fait que le premier *leader* du SPÖ après 1945, Karl Renner, ne soit issu ni de la résistance ni de l'émigration et qu'il ait même, en 1938, publiquement salué l'*Anschluss* ! Si Kreisky rappelle à ce propos — ce qui ne peut en aucun cas être contesté — qu'il n'a jamais accepté l'*Anschluss*, il explique : « Quand l'on dit aujourd'hui que toute la population a succombé au nazisme, on fait certes du tort à des centaines de milliers de gens, mais voilà, on a bien eu l'impression qu'il s'agissait de tout un peuple ; alors, pourquoi reprocher à Renner d'avoir fait ce que beaucoup d'autres ont fait aussi, pas à une place si exposée certes ? »³¹. L'époque 1934-1945 ne peut, pour un parti comme le SPÖ, qu'être vue comme un état d'exception : cette analyse amène Kreisky à admettre que son attitude et son expérience personnelles ne constituent pas une référence collective pour les Autrichiens.

Il en va de même de l'exil suédois de Bruno Kreisky, entre 1938 et 1946, qualifié de « grande leçon »³². Opposant la défaite des social-démocraties allemandes et autrichiennes, anciennement puissantes, au « modèle suédois », il vante « la démocratie suédoise qui fonctionnait à merveille et l'exemple heureux du réformisme qui a transformé la société suédoise dans toute sa structure »³³. Toutefois il se défend d'avoir voulu importer le « modèle suédois » en Autriche. C'est que Kreisky se définit lui-même comme profondément autrichien, et le SPÖ doit l'être aussi.

Dès le premier tome de ses mémoires d'ailleurs, Kreisky, encore ému, soixante-dix ans après, au souvenir du cortège funèbre de l'Empereur François-Joseph défilant, en novembre 1916, dans les rues de Vienne, se décrit comme « un

³⁰ Peter GERLICH, „Nationalbewusstsein und nationale Identität in Österreich. Ein Beitrag zur politischen Kultur des Parteiensystems“, in : Anton PELINKA/ Fritz PLASSER (Hg.), *Das österreichische Parteiensystem*, Wien, Böhlau, 1988, p. 236 et 249.

³¹ Bruno KREISKY, *Zwischen den Zeiten*, op. cit., p. 46.

³² *ibid.*, p. 365.

³³ *ibid.*, p. 373.

produit de l'atmosphère culturelle du vieil Empire »³⁴. Chancelier, Kreisky n'a d'ailleurs pas hésité à se faire photographier devant l'immense portrait de François-Joseph, utilisant même le cliché pour illustrer des brochures électorales appelant à la modernisation de l'Autriche³⁵. Kreisky regrette même à plusieurs reprises le démantèlement du "*Vielvölkerstaat*" : « La monarchie aurait pu se transformer en une grande république internationale »³⁶; écrit-il, poursuivant : « Victor Adler aurait dû devenir le premier Ministre des affaires étrangères de la République, et peut-être aurait-il été possible d'arriver à un meilleur état des choses »³⁷.

C'est avant tout une filiation à la social-démocratie de Victor Adler que Kreisky revendique : une social-démocratie plus réformiste que marxiste, vouée à l'éducation et à l'amélioration des conditions sociales des ouvriers plutôt qu'à la révolution, plus en phase avec l'Autriche des Habsbourg — qu'il aurait certes fallu réformer dans le sens d'une « helvétisation de l'Empire »³⁸ — qu'avec l'Autriche allemande prônée par Otto Bauer. Or là, justement, dans cette affirmation de la viabilité de la social-démocratie autrichienne en dehors de l'influence allemande, Kreisky se trouve en contradiction totale avec toute une tradition de la social-démocratie autrichienne de l'entre-deux-guerres, symbolisée par Otto Bauer, qui en 1938 encore, appelle de ses vœux la « révolution dans les pays de langue allemande plutôt que l'indépendance de l'Autriche »³⁹. Pour Kreisky, une telle conception est vide de sens : en atteste ce qui, pour lui, constitue une sorte de faute originelle : le ralliement des social-démocraties européennes au nationalisme, en 1914.

Être patriote autrichien est, pour Kreisky, Juif et socialiste, tout sauf aisé. L'historien Friedrich Heer a démontré combien, en 1980 encore, le chancelier Kreisky souffre des « profondes blessures [...] liées à l'étouffement politique de 1934 »⁴⁰. Cela n'empêche pas Kreisky, dans ses mémoires, de défendre comme un acte patriotique la grande coalition conclue dès 1945 entre adversaires d'hier, entre le SPÖ et l'ÖVP, parti dans la ligne des « chrétiens-sociaux » qui, en 1934, avaient interdit le mouvement social-démocrate. Ce plaidoyer est l'occasion pour Kreisky

³⁴ *ibid.*, p. 46.

³⁵ Cette apparente contradiction est soulignée et analysée par l'historien Friedrich HEER, *Der Kampf um die österreichische Identität*, Wien, Böhlau, 1981, p. 15.

³⁶ Bruno KREISKY, *Zwischen den Zeiten*, *op. cit.*, p. 48.

³⁷ *ibid.*, p. 37.

³⁸ *ibid.*, p. 53.

³⁹ Cf. Otto BAUER, *Der sozialistische Kampf*, Nr.1, 02.06.1938, p. 4.

⁴⁰ Friedrich HEER, *Der Kampf um die österreichische Identität*, *op. cit.*, p. 114.

de livrer sa définition personnelle du patriotisme : « C'étaient de vrais patriotes qui firent passer à l'arrière-plan toutes les aversions, tous les ressentiments justifiés, et ne pensèrent qu'à la République et à son bien »⁴¹. Une fois encore, Kreisky prône le dépassement des sentiments personnels au profit d'une vision qui, aussi discutable soit-elle, a pour finalité une action collective tournée vers l'avenir.

Il n'est, à cet égard, pas anodin que le premier tome de ses mémoires se termine par un long chapitre consacré à l'acte marquant, pour Kreisky, plus encore que la fin du nazisme en 1945, le nouveau départ pour l'Autriche : la signature du *Staatsvertrag* qui, le 15 mai 1955, met fin à l'occupation étrangère du pays. Vécue alors par la population comme la libération définitive du pays (« Österreich ist frei ! », telles furent les paroles du ministre des affaires étrangères Leopold Figl, brandissant le traité signé à la foule massée devant le château Belvedere, à Vienne), elle inspire à Kreisky la réflexion suivante :

En une nuit était né un patriotisme comme je ne l'avais jamais connu jusque là. L'écrasante majorité des Autrichiens [...] voulaient d'un coup cet État et se prenaient à croire, presque irrationnellement, à leur avenir. [...] L'idée du rattachement à l'Allemagne était morte, une fois pour toutes, pas par opportunisme, comme le pensent certains, mais par une conviction intime et profonde qui découlait de l'expérience historique⁴².

Kreisky attribue ici au peuple autrichien la capacité de tirer les leçons de son passé et d'aller au delà d'expériences marquées par la guerre civile de 1934 et la foule saluant le Führer sur la Heldenplatz en 1938. Tout comme il refuse de se voir déterminé par ses propres origines, il se refuse à enfermer l'Autriche tout entière dans un déterminisme historique. Réconciliation entre les adversaires de la guerre civile de 1934, mais aussi réintégration des gens ayant soutenu le nazisme, à condition qu'ils acceptent les règles de la République et de la démocratie, Kreisky fait siens les dogmes facilitant la reconstruction rapide d'un nouvel État autrichien viable, et apparaît ainsi, malgré son parcours atypique de Juif exilé, comme l'incarnation même de l'Autriche dans les années soixante-dix.

Cette image d'une intégration parfaitement réussie ne saurait toutefois occulter les difficultés objectives à surmonter des préjugés profondément enracinés, concernant notamment les origines juives de Kreisky. Celui-ci reconnaît ainsi, qu'en 1967 encore, il était sceptique quant à la possibilité de

⁴¹ Bruno KREISKY, *Zwischen den Zeiten*, op. cit., p. 434.

⁴² Bruno KREISKY, *Im Strom der Politik*, op. cit., p. 368.

l'élection, en Autriche, d'un chancelier qui ne soit pas catholique : « je faisais figure de candidat favori pour le poste de chef du parti. Personnellement, je ne me mettais pas en avant, car je pensais que, compte tenu de la tendance des Autrichiens à juger les gens d'après leur religion, mon élection pouvait constituer une entrave pour le parti »⁴³. De fait, en 1966, Kreisky s'est vu traité de « *Saujude* »⁴⁴ par Alois Scheibenreif, député ÖVP au *Nationalrat*, et lors de la campagne législative de 1970, l'ÖVP ne manque pas de faire campagne avec des affiches présentant son candidat, le chancelier sortant Josef Klaus comme « un vrai Autrichien »... difficile d'ignorer le sous-entendu selon lequel Kreisky n'en était pas un⁴⁵. Les résultats électoraux (l'ÖVP perd, avec un peu plus de 44% des suffrages, la majorité, tandis que le SPÖ est le premier parti autrichien, avec plus de 48%) confirment toutefois que cette crispation nationaliste du parti conservateur est rejetée par la majorité de ses compatriotes.

L'application de Kreisky à minimiser ces difficultés, à dépeindre de manière générale l'Autriche de la Deuxième République comme un pays où les clivages du passé seraient surmontés, a fait l'objet de nombreuses critiques. Pour ses détracteurs, parmi les historiens de la nouvelle génération notamment, l'ancien chancelier social-démocrate a, ce faisant, contribué à gommer de la mémoire collective autrichienne la différence entre bourreaux et victimes des années 1938-1945. Melanie Sully ironise ainsi sur « la tradition mythique et douillette » qui prévaut en Autriche et veut que « Beethoven soit un Autrichien et Hitler un Allemand »⁴⁶, tout en soulignant que c'est justement l'Autriche de Kreisky qui a le mieux réussi à donner une telle image.

La réalité est de fait moins simple que ne l'admet Kreisky, lui-même d'ailleurs bien placé pour le savoir, puisqu'en 1970, il constituait un gouvernement comptant quatre ministres socialistes, anciens membres du NSDAP⁴⁷ et qu'en 1975, il réagissait avec véhémence à la révélation faite par Simon Wiesenthal, selon laquelle Friedrich Peter, chef du parti libéral (FPÖ), dont le soutien avait permis la création du premier gouvernement Kreisky, avait fait partie de la division SS

⁴³ *ibid.*, p. 390-91.

⁴⁴ Karin STÖGNER, « Bruno Kreisky. Antisemitismus und der österreichische Umgang mit dem Nationalsozialismus », in : Anton PELINKA/ Hubert SICKINGER/ Karin STÖGNER, *Kreisky-Haider. Bruchlinien österreichischer Identität*, Wien, Braumüller, 2008, p. 97.

⁴⁵ *ibid.*, p. 42.

⁴⁶ Melanie SULLY, « Winds of Change in the Austrian Party System », in : Anton PELINKA/ Fritz PLASSER, *Das österreichische Parteiensystem*, p. 739-40.

⁴⁷ Cf. Herbert LACKNER, « Rote Gewissensforschung. Die SPÖ veröffentlicht geheime Protokolle », in : *Profil*, 02.07.2005.

Totenkopf. Kreisky attaqua alors à son tour violemment Wiesenthal en lui reprochant sa démarche inquisitoire⁴⁸. Dans ses mémoires, Kreisky réaffirme sa position : « C'est le droit inaliénable de chacun, de revoir et aussi de modifier ses idées politiques à la lumière des expériences »⁴⁹, tout en précisant : « Je crois bien plus en la force de la réconciliation qu'en la haine »⁵⁰. Kreisky choisit en l'occurrence ostensiblement de faire avec ce qui constitue la face peu glorieuse de la Deuxième République. Une étude interne du SPÖ, publiée en 2005, confirme d'ailleurs que « 10% des hommes politiques de gauche d'après-guerre avaient été au NSDAP », dont le rival malchanceux de Kreisky dans la course à la direction du parti social-démocrate en 1967, Hans Czettel⁵¹.

Karin Stögner résume en 2008 : « Plutôt que de voir la chance qu'aurait constitué un réel travail de mémoire, Kreisky et d'autres personnalités autrichiennes, de la politique et des médias voient en tout premier lieu le danger que soient réouvertes des plaies anciennes qui pourrait mener à une résurgence de l'antisémitisme. On considérait que le passé appartenait maintenant au passé »⁵². Kreisky, affirmant que l'homme peut — et doit — prendre en main son propre destin, quitte à prendre ses distances avec ses origines sociales et religieuses, croit-il sincèrement que les anciens admirateurs du Troisième Reich peuvent eux aussi changer si ce n'est par opportunisme ? Ou s'est-il lui-même compromis en adhérant à un mensonge collectif, payant ainsi en quelque sorte le prix pour pouvoir agir au sein de cette collectivité ? C'est là un point d'interrogation où les convictions affirmées par Kreisky se heurtent à une certaine réalité, comme le rappelle Karin Stögner : « Si Kreisky revendiqua toujours que l'on fasse abstraction de son origine personnelle lorsque l'on évoquait ses actes et ses positions, il n'en demeure pas moins que l'opinion publique aussi bien autrichienne qu'internationale en a fait tout autrement »⁵³. Difficile en effet de comprendre autrement le fait que la position de Kreisky, chef de gouvernement d'origine juive mais qui accepte de mettre entre parenthèses le passé d'anciens nazis, ne sera jamais comprise en Israël, où elle sera critiquée avec

⁴⁸ On trouve une transcription de certains propos tenus par Kreisky lors d'une conférence de presse sur l'affaire Peter-Wiesenthal en 1975 dans : Karin STÖGNER, « Bruno Kreisky... », p. 49, 74, 100 et 102.

⁴⁹ Bruno KREISKY, *Der Mensch im Mittelpunkt*, op. cit., p.232.

⁵⁰ *ibid.*, p. 231.

⁵¹ Herbert LACKNER, « Rote Gewissenserforschung. Die SPÖ veröffentlicht geheime Protokolle ».

⁵² Karin STÖGNER, « Bruno Kreisky... », op. cit., p. 76.

⁵³ *ibid.*, p. 26.

virulence et même comparée à une trahison. Aujourd'hui encore, l'Université hébraïque de Jérusalem propose, sur son site internet, un long article sur Kreisky faisant état de la mise en avant par Kreisky de son identité autrichienne aux dépens de son « identité juive », et le suspectant même de négationnisme (« Pour Kreisky, la mémoire de l'holocauste a été reléguée au rang presque d'un accident de l'histoire »⁵⁴).

Les mémoires de Kreisky sont troublants, et sans doute cela tient-il à ce que leur éditeur, Oliver Rathkolb, voyait comme une tentative « de construire son histoire, une histoire subjective naturellement », avant d'ajouter : « Kreisky a lui-même intégré à ce livre les codes pour la déconstruction de cette construction »⁵⁵. Cette formule est tout à fait pertinente : l'image construite par Kreisky étant celle d'un homme idéalement assimilé, en phase avec son époque, avec sa patrie — comme il se doit, dans sa conception, pour un social-démocrate. La clé de la déconstruction de cette image réside en son désir forcené, affiché, de se fonder dans la masse, ouvrière d'abord, et nationale ensuite, et en la peur qui transparaît dans le perpétuel besoin de justifier sa légitimité. Partant de là, l'image « déconstruite » qui ressort de ces mémoires est celle d'un homme fragile. C'est que la voie suivie par l'Autriche depuis que Kreisky a quitté le devant de la scène politique, avec notamment la victoire de Kurt Waldheim aux élections présidentielles, mais aussi avec le tournant de la rigueur entrepris par le SPÖ, ne répond pas à l'image de l'Autriche, en quelque sorte idyllique, voulue par Kreisky. Ce dernier est alors dans la situation pathétique d'un homme qui, treize années durant, s'est efforcé, au prix de renoncements bien réels, de façonner son parti et la société autrichienne et qui, à peine a-t-il quitté le pouvoir, voit aussi bien le parti que la société, tourner le dos à ce qu'il croyait être un réel consensus. Les mémoires de l'ex-chancelier peuvent ainsi être vus comme une sorte de « conjuration », d'ultime appel à ce que ne soient pas abandonnées les idées si largement partagées durant l'ère qui porte son nom.

⁵⁴ Robert WISTRICH, *Anti-Zionism and Antisemitism. The Case of Bruno Kreisky* (<http://sicsa.huji.ac.il/acta%20kreisky.pdf>)

⁵⁵ Oliver RATHKOLB, « Was blieb von der Ära Kreisky ? »